

P. o. gall.

688

Fiche

12 fr.
de Judiciis causarum Ci-
calium, Tomi duo in Fol.
4 fl. 30 fr.
s partes divisus fol. Colo-
2 fl. 15 fr.
cata fol. Col. 1738. 2 fl. 15 fr.
& Cambio Fol. Col. 1738.
2 fl. 30 fr.
nmtliche anatomische Ta-
e, Syndesmologie, Myo-
Adenologie, Splanchno-
1 fl. 20 fr.
itung in die römische Un-
36 fr.
theit, 8. 1766. 8 fr.
te des grauen Staares u.
spurg 1765. 15 fr.
ng einiger Predigten, 8.
1 fl. 30 fr.
nensium Pentas cum fi-
3 fl.

Trauerspiele.

hausp. 8. Nurn. 1761. 8 fr.
übeck 1762. 8 fr.
uerspiel, 8. Wien. 8 fr.
dem Französischen des
67. 12 fr.
hauspiel, 8. Mannheim
12 fr.
arquato Tasso, mit Kupf.
45 fr.
n 1754. 8 fr.
od erwiesen von Idomeo,
6 fr.
8. Hamburg 1766. 12 fr.
Armi

p. o
gall
688

Ficke

2 = von dem Portugisichen
waltung des Grafen D. nras,
(merkwürdige) zur
Franz des Ersten, römischen
1767.
= von den Metallischen Glä-
des Goldes, 8. Leipzig 1767.
Nebel (Henr. Christoph) Preis
1762.
Nebelin (Charl. Elis.) sämtlic
1763.
Nettelbla (Carl. Fried. Wilh.
Elöstern der Heil. Brigitta au
ders in Deutschland, mit Kupf.
Neue Clarissa, eine wahrhafte Ge-
1767.
Neumayer (P. Franc.) 18 Stüc
Neumanni (Joa. Frid. Wilh. de)
cipum privati, de Jure perfor
trimoniis principum de Patria
Domino & servitute, de Hæred
de Pactis & Contractibus de D
cessu Judiciario & supplement
1751. - 1756.
Nendek (Joh. Jac.) wann und
Obenschwimmung und Untersin
licher Folge zu beurtheilen seve
Niederrheinische Zuschauer, 8. Ne
Noch etwas zum deutschen Nation

Nutzen (zum) und Vergnügen, 8
und Neuzungen des Bergwe

D.

O bereidii (Jac. Herm.) Univ
dendi Methodus, 8. Carolst

E

E L É G I E S

At vos exiguo pecori, furesque lupique,
Parcite : de magno est præda petenda grege.

Tibul. Eleg. 1.



Y V E R D O N.

De l'imprimerie de la Société Littéraire
& Typographique.

M. DCC. LXXVIII.

ELIZABETH

THE
LIBRARY OF THE
MUSEUM OF NATURAL HISTORY
LONDON



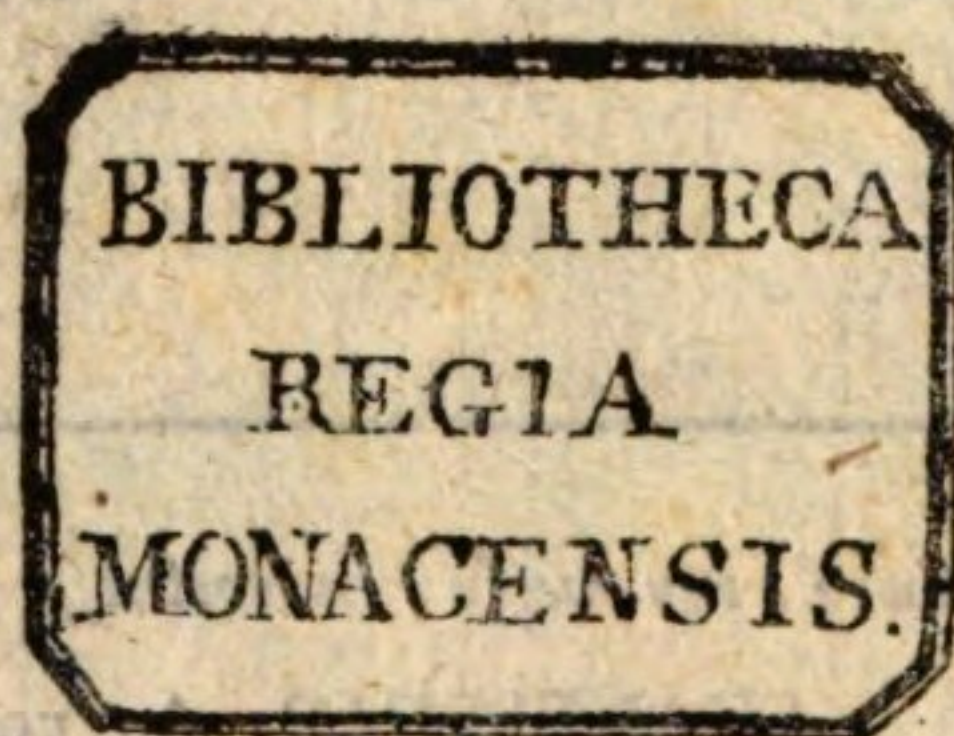
Y. B. D. O. N.
The Department of the Society of Antiquaries
London

M. DCC. LXXVII

PREMIERE PARTIE.

Hang there , my verse , in witness of my love.

SHAKESPEAR. As you like it.





A UNE ALSACIENNE

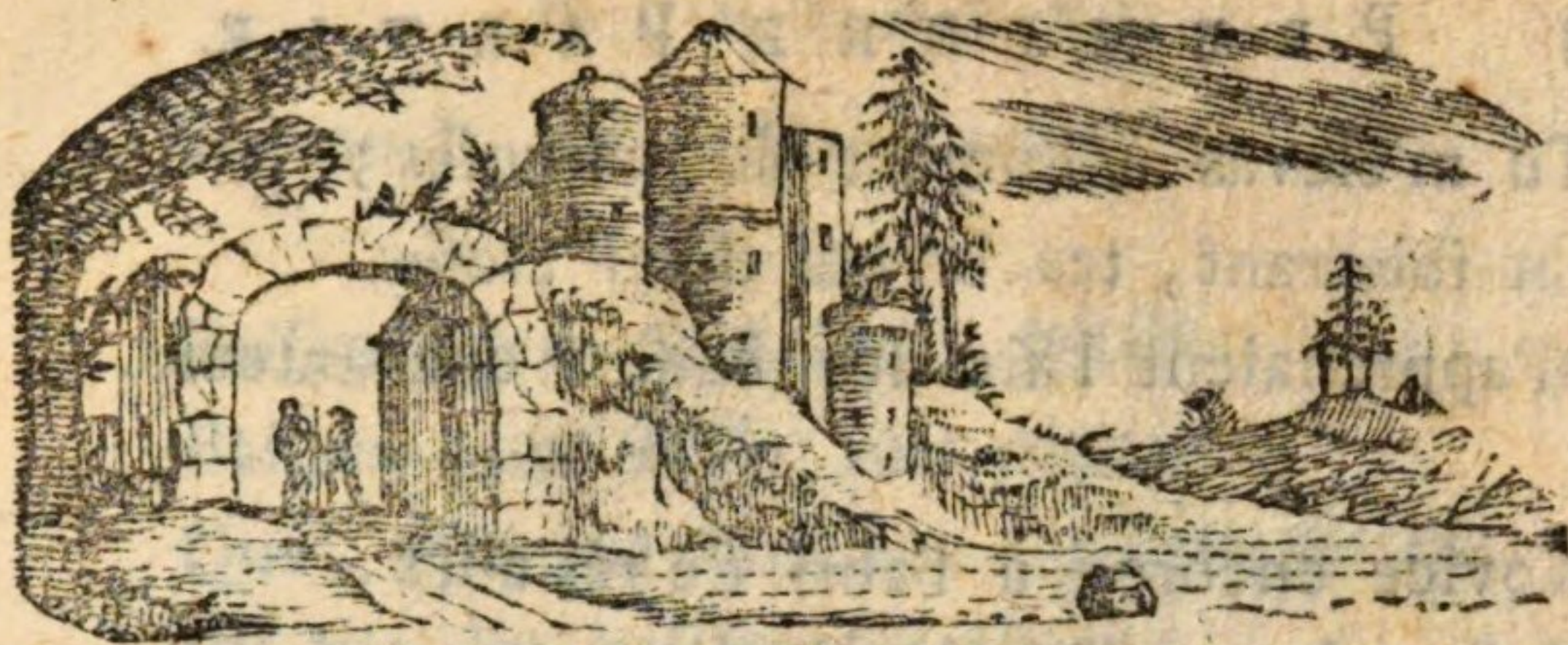
SI j'étais Roi !... voilà le souhait de tous les amans. Il ferait si doux , d'avoir une couronne à donner. J'ai fait souvent des vœux plus modestes ; vous savez , Sophie , s'ils ont été plus exaucés --- maintenant je dis : si seulement j'avais été heureux !... mais je ne suis qu'amant & poète , & je ne puis vous donner que mon cœur & mes vers.

Sophie, c'est loin de vous , c'est dans un autre climat , que tristement assis à l'ombre des mélèzes , je me rappelle tant de vœux rejetés , tant d'espérances déçues. C'est d'ici que je vous adresse quelques feuilles légères ; puissent elles ne franchir que pour vous , l'enceinte gothique de votre patrie !

Je vois dans l'avenir un tems où nous
ferons plus éloignés. Mais si mes vers
atteignent votre demeure, ils porteront tou-
jours une empreinte qui les fera recon-
naître. Parmi les chants capricieux de ma
muse, vous trouverez des souvenirs. Par-
don, Sophie : j'aimerai à vous les rappel-
ler ; car tout souvenir est doux, même
celui qui est triste.

De *** :





ELÉGIES

PREMIERE PARTIE.



I.

A ZÉLIS.

Aimable enfant, charme de la nature,
Dont le regard embellit l'univers,
Amour, reçois & mon cœur & mes vers,
Et les soupirs d'une ame tendre & pure !
Sur mon berceau tu répandis des fleurs ;

A iv

8 P R E M I E R E P A R T I E.

Tu m'élevas à l'ombre de tes roses ;
En folatrant, tes levres demi closes
M'apprenaient l'art des baisers enchanteurs.

Novice encore, à l'abri de tes ailes ,
J'ose voler au sein de la beauté ;
Tresse pour moi des couronnes nouvelles ;
Amour, souris à mon cœur enchanté !

Zélis, tu fais fi de l'enfance

Mon cœur pour tes appas

Abjure l'indolence !

Je brûle, & ne veux dans tes bras
En conserver que l'innocence.

O Zélis ! de nouveaux desirs

Dans nos ames viennent d'éclore ;

Oublions les jeux de l'aurore :

Un beau jour nous promet encore

Des jeux, & de plus doux plaisirs.

Eh ! qu'est-ce , près de notre ivresse ,

Que le calme des premiers ans ?

Un seul baiser, ô ma déesse ,

Un seul de tes baisers ardents

Donne le prix à la jeunesse.

Baisons-nous cent fois, ô Zélis !
Baisons-nous mille fois encore ;
Que , sous ma bouche , un sein de lys
Du feu des baisers se colore !
Qu'en nombre , ces baisers brûlans
Surpassent les bouquets du parterre de Flore ,
Et les astres étincellans
Qui s'éclipsent devant l'aurore.

Sur ce gazon , loin des regards du jour ,
Nous nourrirons notre ardeur enflammée ;
Le doux Zéphir , d'une aile parfumée ,
Ranimera le flambeau de l'amour.
Seul confident de nos doux sacrifices ,
Il me verra , sur ton sein agité ,
Goûter tantôt l'extase des délices ,
Et tantôt le repos qui suit la volupté.

C'est là que , d'une voix facile ,
Je formerai les plus doux chants ;
L'amour , à ma muse docile ,
Seul , inspirera des accens ;
Je chanterai , dans mon ivresse ,

10 P R E M I E R E P A R T I E.

Et les beaux jours de la tendresse ,
Et les minutes du plaisir ;
L'oiseau suspendra son ramage ;
L'amour , dans sa course volage ,
S'arrêtera pour applaudir ;
O ma Zélis ! à mon hommage
Tu répondras par un soupir.

C'est pour toi désormais, que ma lyre, en cadence,
De nos bosquets ombreux troublera le silence ;
Ma muse, avec transport, sous des berceaux de
fleurs ,
Aux échos attendris redisant tes faveurs ,
Laissera le génie aux ailes épandues
Épouvanter les ris, en tonnant dans les nues.
Eh ! que m'importe à moi , dans ce vaste univers ,
Quelle loi fait mouvoir tous ces globes divers ?
Qu'au delà de nos mers transportant l'injustice ,
L'Anglais traîne au combat sa coupable milice ?
Un peuple de héros , armé de ses vertus ,
Peut écraser sans moi des bataillons vendus.
Que le fer étincelle ! --- amour ; dans nos boccages
De tranquilles réduits t'offriront leurs ombrages ;
Là des larves hideux , par de sombres soupirs ,
N'épouvanteront pas le sommeil des plaisirs ;

Le cri de la terreur, dans cet épais feuillage,
Jamais du rossignol n'interrompt le ramage,
Et des fleuves de sang aux pieds de deux amans
Ne murmureront pas les plaintes des mourans.

Amour ! sans toi, la terre est dans la nuit profonde:
C'est ton regard, c'est ton flambeau vainqueur
Qui donne son éclat au spectacle du monde;
C'est lui qui prête un charme séducteur
Au jour qui luit sur toute la nature;
Et des douceurs à cette nuit obscure,
Dont l'affreux voile y répand la terreur.

Puisse-je, dans l'hyver de l'âge,
Conserver mon cœur & mes feux!
Puisse le tems, dans son ravage,
Oublier l'instant de nos jeux!
Lorsque, sur nos fronts, les années
Changeront le myrte en cyprès,
Des souvenirs remplis d'attraits,
Loin de nos couronnes fanées,
Chasseront encor les regrets.
Sous nos rides, toujours plus tendre,
L'amour découvrira des traits
Aux quels il ne peut se méprendre;

Dans des yeux las de voir encor
Il nous fera trouver des charmes;
Les jeux erreront sans allarmes
Autour de l'urne de la mort;
Et quand enfin la main du fort
Dans la nuit du tombeau nous aura fait descendre,
Sur le marbre glacé, qui joindra notre cendre,
Que les amours en pleurs, aux branches d'un
cyprés
Suspendent en festons leurs myrtes & leurs traits.
Dans les rameaux courbés de ce triste feuillage,
Le rossignol, en long regrets,
Viendra prolonger son ramage;
Sur la mousse triste & sauvage,
L'amant en pleurs s'arrêtera;
Le ruisseau n'y murmurerà
Que quelques plaintes fugitives;
Le souffle embaumé des Zéphirs
Ne portera que des soupirs
Aux violettes de ces rives.

Mais quand l'astre des nuits, de son disque argenté,
Blanchira le sommet de ce tombeau tranquille,
Nos manes, en silence, à sa pâle clarté,

Sortiront, s'il se peut, du fonds de leur asyle;
 Ils oseront fouler ce gazon regretté,
 Ils se jouïront encor dans ce vallon sauvage
 Témoin des jeux de notre premier âge.





II.

LE RUISSEAU

O toi ! qui repofais dans une urne tranquille,
Toi que mille rochers couvraient de leurs remparts,
Ruisseau, pourquoi sortir du fond de ton azyle ?

Ah ! crains le jour & fes regards !

Un soleil impofant, des campagnes riantes ;
L'aurore qui founit, & des nuits plus touchantes ;
Tout promet le bonheur , mais tout a des hazards ;
Tu t'échappes, tu fuis, guidé par l'efpérance ;

Mais ce bonheur , dont l'apparence

Fait frémir tes flots agités ,

Ce bonheur , que tu fuis, eft une ombre infidelle :

Envain ton murmure l'appelle :

Il fuira désormais tes canaux argentés.

Loin de ces tranquilles ombrages ,

Hélas ! ne crois pas que toujours

Les cieux, d'un rayon pur, éclairent tes rivages :

Même au milieu des plus beaux jours

Il s'élève de noirs orages.
J'en ai vû d'effrayans en altérer l'azur ;
Souvent leur voile obscur
Porte l'effroi dans nos boccages ;
Bien souvent, envain désiré ,
L'astre du jour , au milieu des nuages,
A fourni son cours ignoré.

Ainsi battu par la tempête ,
Quelque fois enchaîné par le froid des hyvers ,
Captivé dans nos champs , perdu dans les désers ,
En regrettant ta paisible retraite,
Tu vas parcourir l'univers
Mais, que dis-je ? tu fuis le penchant qui t'entraîne
Vers la rive inconnue où tu dois reposer ;
Tu vas chercher la région lointaine ,
Qui pourra te défabufer.
En cet instant, la nature est parée
Des plus éclatantes couleurs ;
Le soleil plane seul dans la voute azurée ;
Tout sourit. Amusé de présages trompeurs ,
En murmurant , tu fuis ce vallon solitaire ,
Et dans ton cours , ô ruisseau téméraire !
Tu ne prévois que d'aimables erreurs.
Hé bien ! fuis ta pente invincible ;

56 PREMIERE PARTIE.

Fuis ces bords enchanteurs ;
Puisse ton onde , en sa course paisible ,
N'arroser que des fleurs !
Que des vents orageux l'impétueuse haleine ,
Que les torrens des célestes canaux ,
Du fonds de leur tranquille arene
Ne soulevent jamais tes flots !
Puissent les driades charmantes ,
Sous un ombrage toujours frais ,
A tes ondes errantes ,
Confier leurs attraits !
Que ta source sacrée
Devienne , en les touchant , le filtre du plaisir ;
Qu'à tes flots caressans , la bergere livrée ,
Trouve dans son ame enivrée
Le premier sentiment ou le premier desir.
Sans fixer le but du voyage ,
Trop heureux , si tu peux toujours
Amuser ainsi ton passage
Par de charmans détours ;
Avant que la mer écumante ,
Dont l'abyme engloutit tant de fleuves divers ,
Entraîne ton onde inconstante
Dans les noirs torrens des enfers.

Mais

Mais si jamais , traversant ma patrie ,
 Tu baignes dans ton cours
 Cette terre chérie ,
 Où j'oubliais mes premiers jours
 Dans les bras de Sophie ;
 O ruisseau fortuné ! ralentis un moment
 L'impatience qui t'entraîne ;
 Va murmurer aux pieds de celle qui m'enchaîne ;
 Porte lui les soupirs , les vœux de son amant.

Quand , sur le gazon de ta rive ,
 Elle ira rêver en secret ,
 Si sur ton onde fugitive
 Elle jette un regard distrait ,
 Ah ! qu'une émotion que son cœur interprète
 Lui dise que tu viens du fonds de ma retraite !
 Avec les plus beaux de nos jours
 Que mon image retracée ,
 Du souvenir de nos amours
 Occupe un moment sa pensée !
 En songeant à celui qui de ses premiers feux
 Sut enflammer son cœur , si sensible & si tendre ,
 Ses beaux yeux donneront une larme à nos
 jeux.

Qu'elle s'unisse aux pleurs qu'un regret fait répandre

B

A son amant fidelle & malheureux;
 Et que tes flots, vers des mers inconnues
 Roulent nos larmes confondues,
 Et les abymment avec eux !





I I I.

H Y M N E

A M O N A M I.

H H

HEURES paisibles de la nuit !

Heures tranquilles du silence !

Du tems rapide qui nous fuit ,

Vous semblez fixer l'inconstance.

Dans les bras de Morphée oubliant le moment,

Doucement enivré de pavots léthargiques ,

Sous vos crêpes mélancholiques ,

Il s'envole plus lentement.

J'ai vu jadis des nuits plus fugitives :

L'amour les amusait , & de son vol badin

Entraînait les heures craintives ,

Et hâtait celles du matin.

Heures tranquilles du silence !

Heures paisibles de la nuit !

Vous étiez des instans , quand j'adorais Hortense ;
Le jour seul était long ; je craignais sa présence ;
Maintenant le jour & la nuit ,
Et le tumulte & le silence ,
Tout pèse , tout est long , tout m'amene l'ennui.

Ah ! s'il me faut de nouveaux songes ,
Tendre amitié , source des vrais plaisirs
Ou des plus durables mensonges !
Satisfais d'innocens desirs !

Prends ton flambeau , déesse bienfaisante ,
Prends ce flambeau pâle , mais sûr ,
Qui ne brille jamais d'une flamme éclatante ,
Mais qui ne s'éteint point dans un nuage obscur.
Prends ce flambeau qui survit à l'orage ,
Que le tems destructeur enflamme davantage ,
Qui brille sur la tombe , & n'en est que plus pur.
Ecartant des ombres funèbres ,
Précède moi dans l'horreur des ténèbres !

Heures paisibles de la nuit !
Heures tranquilles du silence !
Coulez plus lentement : dans sa simple innocence
L'amitié peut encore amuser mon ennui.

Sans doute , en cet instant , d'agréables mensonges

Caressent mon ami dans les bras du sommeil ;
O vrais plaisirs ! volez sur les ailes des songes ;
En l'amusant , retardez son réveil !
Il est des vérités , si douces , si touchantes ,
Que son cœur peut les préférer
Aux chimères les plus brillantes.
Dites lui que , hâtant mes pas ,
J'espère l'embrasser encore
Et renouer un lien plein d'appas ;
Dites-lui que je vole , & précède l'aurore.
Ah ! vous le charmerez , doux songes que j'implore,
Et vous ne le tromperez pas.
Redoubles , ô sommeil , ton ivresse profonde !
Livre moi mon ami , qui , dans l'oubli du monde,
A son ami pourra songer.
Que ses premiers regards vers la voute éternelle ,
En cherchant sa clarté , si touchante , & si belle ,
Rencontrent un ami fidele ,
Et digne de la partager !
Alors , aux plus doux témoignages
D'un sentiment rempli d'attraits ,
Succéderont des entretiens volages ,
Charmans , puisque le cœur en aura fait les frais.
Nous parlerons de peines passagères ,
D'amusemens momentanés ,

D'illusions trop chères,
 De plaisirs trop gagnés ;
 Un peu de bagatelle & de philosophie ;
 Beaucoup , hélas ! de ces amours
 Qui , peut être , feraient le charme de la vie ,
 Si la méchanceté n'en corrompait le cours ;
 Trop , sans doute , de vers , de ces tendres archives
 Où nos passions fugitives
 Consacrent les erreurs des plus beaux de nos jours.

En ces instans si chers à des ames sensibles ,
 Tendre amitié , source des vrais plaisirs ,
 Ainsi prépare nous des sentimens paisibles ,
 Et satisfais de tranquilles desirs !
 S'il est vrai que nos jours s'écoulent dans les
 songes ,
 Si tout offre à nos yeux des tableaux peu réels ,
 A tant de préjugés futiles ou cruels
 Nous saurons préférer de moins tristes mensonges.
 Heureux du moins , dans l'erreur du sommeil,
 Nous aurons cru jouir de la douceur de vivre ,
 Et qu'importe à nos cœurs le moment qui doit
 fuivre ?
 Un beau rêve prépare un tranquille réveil.



I V.

LE NOM DE ZÉLIE

Sous quel nom t'implorer, Compagne d'Apollon!
Toi dont la voix simple & légère,
Chante les noms consacrés à Cythère,
Sous les berceaux du saint vallon !

Erato, vierge du Permesse,
Toi qui dans ta céleste ivresse
Attendris la savante cour,
Par les plaintes de la tendresse
Et les cantiques de l'amour !

O muse ! prends ton luth amoureux & sonore !
D'Uranie & de Terpichore
Fais taire les bruyans concerts ;
Chante le nom de celle que j'adore,
Chante Zélie à l'univers !

Que les chœurs éternels du Pinde & d'Idalie
Célèbrent avec toi le nom de ma Zélie !

La nature embellie
A leurs accens s'animera ;
Au doux nom de Zélie ,
Le printems se réveillera.
De boccage en boccage ,
Sur son aile volage ,
Zéphir le portera !
L'écho du rocher solitaire ,
En soupirant , me redira
Le nom chéri de ma bergère.

O nom charmant ! mes vers te fixeront
Sur l'écorce des jeunes hêtres !
Les guirlandes champêtres
En chiffres s'entrelaceront.
Sur l'arène de ces rivages
L'onde en caressera l'emblème passager.
Sur son front menaçant l'audacieux rocher
Te portera dans les nuages !
Sous les heureux présages
De cet amoureux talisman ,
Croissez , sombres boccages !
Errez , ruisseau charmant !

Que tout aime sous nos ombrages !
Un doux enchantement
Nous promet des jours sans orages.

Coulez désormais, ô beaux jours !
Coulez sur les champs que j'habite !
Que tout retrace, à mon ame séduite,
Un nom si cher à mes amours !
Quand de mon ame défaillante
L'âge éclipsera le flambeau,
Qu'il couvre la voix effrayante
Qui s'élèvera du tombeau !
Que je le baise encor, que je le lise,
Prêt à fermer les yeux ;
Pour ses derniers adieux,
Sur mon bucher, que l'amour le redise !
Qu'il le grave de ses traits
Sur les marbres funéraires
Et l'écorce des cyprès ;
Longtemps les jeunes bergères
L'uniront à leurs regrets !
Et si l'amant heureux, si sa maîtresse aimée,
A ma lampe funèbre allument leur flambeau,
Qu'ils prononcent ce nom !.. ma cendre inanimée,
Ma cendre frémira du fonds de son tombeau.



V.

M E S A G E S.

UL fut un tems, il m'en souvient encor ,
 C'était le bon tems de ma vie ;
 Parmi les jeux , à l'abri de l'envie ,
 Mes jours s'écoulaient sans effort.
 Tout à mes yeux était prodige :
 Une source qui jaillissait ,
 La fleur qui couronnait sa tige ,
 Le Zéphir qui la carressait ,
 Un nid de fauvettes , ... que dis-je ?
 Un papillon m'intéressoit.

Aujourd'hui tout est grand ; * calculant leur balance
 Les états attentifs croisent leurs mouvemens ;
 Le midi craint le nord , le repousse en silence ;
 La paix vole , indécise , aux champs des musulmans ;
 Sur un roi désiré notre empire s'appuie ;

(*) En 1774.

Le thrône capitule avec nos parlemens.....

Tout forme scène , & je m'ennuye.

Il fut un tems , ce beau tems est passé ,

Où mon esprit , aux voûtes éternelles

S'élançait d'un vol empressé.

Audacieux aiglon , sur mes plumes nouvelles ,

Imitant l'aigle altier qui traverse les cieux ,

Je suivais ses sentiers , & du flambeau des dieux

Je dérobaï les étincelles.

Et l'algèbre & ses profondeurs ,

Et les secrets de la chymie ,

Et les systèmes séducteurs

D'une pompeuse astronomie ,

Je fondai tout , hormis la science des cœurs.

J'en avais un pourtant ; je l'appris de Thémire.

C'est alors que , dans mon délire ,

Je m'écriais " tout est erreur ,

„ Hors le sentiment qu'elle inspire !

„ Sciences, montrez-moi les astres du bonheur ,

„ Les secrets de l'amour , l'art charmant de

„ traduire

„ Un regard enchanteur ,

„ Ou d'interpréter un sourire „ !....

Etais-je dupe de mon cœur ?

C'est au lendemain à le dire.

Il fut , ce tems , cet heureux tems ,
Où je disais à ma maîtresse ,

“ Prens mon cœur , & mes dix-huit ans :

„ C'est toute ma richesse ,,,...

Ma Thémire , à son tour , me donna sa tendresse ;

Elle me donna ses appas ,

Son innocence , sa jeunesse.....

Que ne me donna-t-elle pas ?

A cette union d'existence

Lequel gagna ? je n'en fais rien ;

Nous étions jeunes , & l'on pense

Que chacun y mit trop du sien.

J'y perdis ma jeunesse , elle son innocence...

“ Tant mieux ,, disais-je , au fort de mon ardeur ;

„ Perdons tout ; c'est pour lui que l'amour nous

„ fit naître :

„ Lui consacrer des jours , dont il est maître ,

„ C'est les placer au profit du bonheur ..!

Aujourd'hui j'ajoute....Peut-être.





IV I.

ASPASIE.

A SON AMANT.

Tu te plains de ma rigueur ,
Ah ! tu ne vois pas mes larmes !
Tu ne combats que mon cœur ;
Moi , le tien & mes allarmes.

Le remords suit un baiser ,
Prens pitié de ma faiblesse ;
Cesse , cruel amant , cesse :
Je ne pourrais refuser.





VII.

ALCIBIADE

A LA BELLE ASPASIE.

Loin de ces lieux, Aspasia, où ton cœur
 Soupire avec remords un amour plein de char-
 mes,
 Où tu te crois coupable en le voyant vain-
 queur,

Tu le fais, loin de toi, je cede à la douleur ;
 Nous nous aimons, & nous versons des lar-
 mes !

Dieux ! si l'amour a des allarmes,
 Où trouver le bonheur ?

Tu te souviens de ce moment terrible
 Où, gémissant d'être sensible,
 Tu me repoussais de ton sein.
 Trop crédule victime
 D'un préjugé cruel & vain,

Dans l'amour le plus doux tu ne voyois qu'un
crime.

Ah ! connais mieux ce sentiment vainqueur !
L'amour n'est vicieux que dans les cœurs coupa-
bles :

Quand le dévôt le peint sous des traits haïssables ,

Il le juge d'après son cœur.

L'amour , par nos penchans , s'avilit ou s'épure ;
Un sourire , un baiser n'est que ce qu'on le
fait ;

Pour un ame innocente & pure ,

C'est un plaisir . . . peut-il être un forfait ?

Non je ne connais point de trompeuses déli-
ces ;

Le poison n'eut jamais une fausse douceur ;

Contre l'impulsion du cœur

La nature n'a point prononcé de supplices ;

Toute loi n'est qu'abus , tout précepte est er-
reur ,

Et les remords sont des vengeurs factices.

J'interroge les tems & leurs variétés ;

Je parcours d'un œil sec , dans leurs plates an-
nales ,

Cinquante siècles de scandales,
De sottise & d'absurdité.

Choquant les fots & les prétendus sages,
Le vrai marche entouré du faux,
Toujours combattant les orages,
Toujours dissipant des nuages,
Pour en amasser de nouveaux

Qui ne le suivront pas sur l'abyme des âges.
Le cœur triomphe seul, tous les jours combattu;
Sa victoire doit nous l'apprendre:
Si l'amour n'est pas la vertu,
Il est permis de s'y méprendre;
Et, peut-être, à la volupté,
On doit, plutôt qu'à l'inexpérience
La couronne de l'innocence
Et l'encens de l'humanité.

Et, quel est-il, femme tremblante,
Quel est-il, ce timide amour,
Dont les craintes forment ta cour,
Qui rampe, en criminel, aux pieds de son
amante ?

Ah ! s'il recule, épouvanté,
A la porte du Sanctuaire ;

S'il

S'il n'ose s'élever à l'astre qui l'éclaire ,

Dis , quelle est sa divinité ?

Je connois un amour ; dans mon cœur est son
temple ;

Il vit , il regne dans tes yeux.

Sur ce trône je le contemple ;

Et , pour moi , l'univers a pris l'éclat des cieux.

Qu'on me laisse sa flamme , & qu'un blasphème
impie ,

Sur son autel , craigne de l'obscurcir !

En embraser mon cœur est le bien que j'envie :

C'est ma gloire , mon fort ; la honte est d'en
rougir.

Si le blâme s'éveille , on rit de l'anathème ;

Son estime n'est rien , le sentiment est tout.

Par ce dédain l'on punit son blasphème ,

L'opinion rugit , & la nature absout.

L'opinion !... eh ! qu'est-ce donc qu'un bien
Qui doit au préjugé sa frivole importance ?

Dieu du moment , chaque jour a le sien.

Ce n'est plus celui d'hier qu'aujourd'hui l'on
encense ;

Au plus accrédité le sage ne doit rien ,

Pas même l'apparence.

Un jour , nous descendrons aux rives du Léthé ,
 Et , morts , songera-t-on que nous avons été ?
 Occupés d'autres soins , peut-être , aussi futiles ,
 Nos neveux , oubliant notre vie & nos goûts ,
 Ne nous sauront pas gré des vertus inutiles
 Dont le vain souvenir va s'éteindre avec nous.
 Déjà la tombe , hélas ! appelle notre cendre !
 Hâtons-nous de jouir , puisqu'il faut y descendre.
 Dans ce gouffre , bientôt , le trépas destructeur
 Ensevelira tout , sentimens & bonheur.
 Alors , de siècle en siècle , au gré de son caprice ,
 Le hasard changera les vertus des mortels.
 Triomphant des erreurs & de leur injustice ,
 Un jour , la vérité peut avoir des autels.
 Chère Aspasia , un jour , sur nos tombes tranquilles
 On verra soupirer la douce volupté ;
 Alors , pour tant d'efforts & de larmes stériles ,
 Que nous restera-t-il ? l'insensibilité.





VIII.

CHANT DE GUERRE,

ALSACIEN,

DU ONZIÈME SIÈCLE.

Traduit de l'Allemand.

UNE Femme de la vallée
Plaisait, depuis long-tems, au bourgrave Mainfroy.
Ce comte était puissant ; la plaine désolée
Voyait ses murs avec effroi.

Albert, le mari de la belle,
Albert grinçait les dents ; lui seul ne tremblait pas :
Il tenoit le couteau levé sur l'infidelle...
Le comte était dans les combats.

„ Ah ! dit-elle, sur ce nuage
„ Le corbeau te regarde, & passe en croassant ;

„ Il précède le comte , il revient du carnage ,
 „ Et lui demande encor ton sang. „

De la Souabe dévastée
 Mainfroy , le même soir , vient avec ses soldats ,
 On voit avec terreur sa pique ensanglantée....
 Albert ne lui résista pas.

„ Viens, dit-il, belle Alsacienne,
 „ De l'or des ennemis tous mes châteaux sont
 pleins.
 „ Mais il me faut un fils. De toi que je l'ob-
 „ tienne ,
 „ Pour l'effroi de mille orphelins.





ODE GRECQUE. (*)

LA nuit reposait sur l'univers, sombre, voluptueuse & paisible. L'amour a passé dans les airs; le Dieu du silence le guidait parmi les ombres. . . . mais l'amour peut-il cacher sa présence? Les cieux & la terre ont tressailli; la vierge des astres a voilé son front d'un nuage, pour jeter en secret un regard sur Endimion; la jeune fille, sur sa couche solitaire, a vû en songe son amant, & ses bras étendus ont saisi le vague des airs. Du haut des cieux l'amour m'a regardé.... Tu reviens, ô ma Délie! tu reviens des régions lointaines; les colombes d'Idalie vont t'amener le char de leur reine, non pas brillant, non pas orné de guirlandes de roses, comme aux jours du triomphe, mais entouré d'un nuage qui le dérobe aux yeux jaloux.

Viens, ô ma Délie! reviens dans mes bras. Le

* ΑΠΟΛΛΟΔ. ψαλμ.

Dieu du mystère m'a promis ses nuages les plus impénétrables ; viens , charmante fille , avec ton sourire céleste , avec ce regard languissant qui accompagne tes faveurs ; viens, les cheveux épars , comme je t'ai vue aux sacrifices de Vénus ! découvre moi ton sein , plus blanc que le plumage de ses colombes , & cette aréole , plus vermeille que la rose teinte du sang d'Adonis , & ces reins.... non , non , ma Délie , cache moi tous ces trésors , cache-les d'un triple voile , ou mon ame brûlante s'exhale dans les airs.

Et toi , belle Vénus ! jette-toi dans les bras de Mars , tandis que les époux trompés t'occuperont de leurs tristes sacrifices..... Que les baisers colorent le sein de la beauté , & que le printems s'éveille à leur murmure !



SECONDE PARTIE.

PHAON.



Supplément à la collection des manuscrits
de la bibliothèque de la ville de Paris.

Paris.

SECONDE PARTIE.

PHAON.



Canzon, s'uom trovi in suo amor viver quieto,
dî, muor mentre se lieto.

Petrarcha.

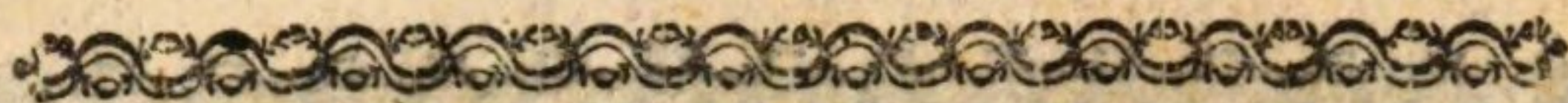
SECOND PART.

PH A O W.



Canon, a new town in the river valley,
of, and near the river.

Revised.

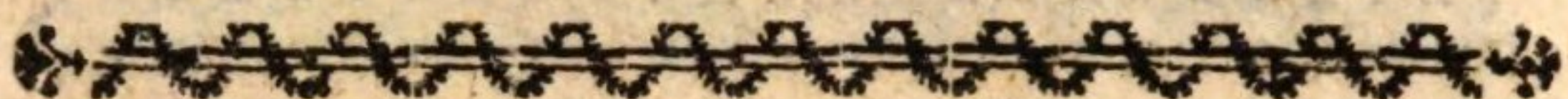


I

SOUS UN PORTRAIT.

V
 A M A G E douce & chere ,
 De mes écrits & de mon cœur
 Sois la déité tutélaire !
 Mais si jamais la moindre erreur
 Y profanoit ton sanctuaire.....
 Fuis sans retour , image douce & chere
 De mes écrits & de mon cœur.





I L.

L'HEURE DU BERGER.

P H A O N.

TEs regards sont doux, sont tendres, ils pénétraient mon cœur. Oh ! leve les yeux, regarde-moi, chere Ifore !...

I S O R E.

Je ne puis plus te regarder, je ne puis plus, Phaon ; mais tu fais ce que diraient mes yeux.

P H A O N.

Envain tu les baïffes, à tes genoux je les rencontrerai.... Quel sourire, ma chere Ifore... Ah ! donne-moi ta main, donne, que je la serre dans la mienne !

I S O R E.

Prends ma main, prends ; je crains de la donner : le frémissement ira jusqu'à mon cœur..... cela fait mal.....

P H A O N.

Oh ! réponds donc à mes baisers ! ne m'envie pas ta bouche vermeille !

I S O R E.

Pourquoi ta bouche cherche-t-elle la mienne ? je la détourne : je ne pourrais plus dire que je t'aime.

P H A O N.

Laisse !... laisse-moi cette bouche charmante ; que nos levres se rencontrent , se mêlent : un doux frémissement dira ce qu'elles ne pourront plus dire.

I S O R E.

Eh ! puis-je te refuser ?.... O Phaon ! presse-moi dans tes bras !

P H A O N.

Serre-moi dans les tiens , enlace-moi des tiens : nous ferons plus unis. De ta bouche à ton sein , laisse errer mes baisers ! Qu'il est doux ton sein !.. Il s'élève sous mes baisers , il leur cède , il leur résiste , il me renvoie à ta bouche , il me rappelle à lui..... Oh ! rends-moi ! rends-moi les baisers que je lui donne !

I S O R E.

Je te serre dans mes bras , contre mon sein ;

46 S E C O N D E P A R T I E.

sur mon cœur.... Je baise tes yeux & ta bouche ,...
mais tes regards sont pénétrants , tu soupire..
que te faut-il encore ?...

P. H A O N.

Tout , tout , & mourir.





LE QUART-D'HEURE APRES.

PHAON.

TU me regardes, je te regarde, & nos cœurs s'entendent; Ah! laisse-moi à tes pieds: je te vois mieux; c'est l'attitude de la volupté.

ISORE.

Leve-toi, Phaon, viens dans mes bras; leve-toi, je ne puis souffrir cette inégalité; eh! que me dois-tu, que je ne te doive aussi?

PHAON.

Que tu es belle, chere amie, que tu es belle!.. Pourquoi me parais-tu plus charmante? pourquoi tout ce qui m'entoure est-il ravissant?.... Isore! ah! c'est que mon cœur a été plus près du tien.

ISORE.

Pourquoi mon cœur palpite-t-il au son de ta voix?... Pourquoi tes regards pénètrent-ils mon ame, & me découvrent-ils la tienne?... Ah Phaon! tu le fais aussi bien que moi.

48 S E C O N D E P A R T I E .

P H A O N .

Nous nous entendons mieux ; nous n'avons plus qu'une ame , qu'un être , ... Oh ! repose-toi sur moi , abandonne-toi dans mes bras ; que je respire ton haleine , que nos soupirs se confondent!.. Souffle-moi la vie ! en les baissant je relèverai les boucles de tes cheveux... Avec quel plaisir je les ai dérangées !

I S O R E .

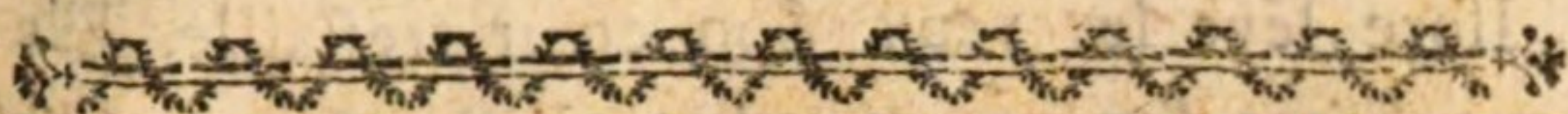
Ah ! laisse-les !... Tu me distrais de mon enchantement.... Regarde-moi , fixe moi , vois mon ame dans mes yeux ; ne dis rien ; tu me distrais : tes regards en disent davantage. Ne dis rien , les mots que tu voudras former , je les ravirai sur ta bouche.

P H A O N .

Ah ! puisse-je avec eux expirer sur la tienne !...



LA RENCONTRE.



L A R E N C O N T R E.

ILs étaient passés, les beaux jours d'Ifore & de Phaon; depuis long-tems le sort les avait séparés, sans retour. Phaon au désespoir, fuit la société des hommes; il erre, seul, dans ses sombres pensées. La tristesse farouche est gravée sur son front... Plus douce, Ifore avait semblé souscrire à l'arrêt fatal. Elle est rentrée dans le cercle de ses compagnes; mais dans son cœur repose la mélancholie, profonde, profonde; elle n'en sortira plus.

Le jour baissait. Phaon rencontre son amante près d'un temple solitaire; ce temple souvent les avait vus plus heureux. Phaon le regarde, il regarde Ifore, & songe aux jours qui ne sont plus. Tout est changé. Il ne voit plus des nuances célestes sur le teint de celle qu'il aimait. Ses joues sont décolorées, ses yeux sont obscurcis.... " & c'est moi ,, ... se dit-il à lui-même... Autour de son cœur il sent errer le remords; il n'est pourtant pas coupable.

Ifore lève les yeux. Son cœur tressaille. Elle veut éviter son amant... Phaon l'arrête.... Elle baisse les yeux, & voit à son doigt un anneau, l'anneau qu'elle lui a donné aux jours de leurs plaisirs.... Un souvenir plus profond passe dans son ame. Elle fuit, car ses yeux se mouillaient de larmes. Phaon se retire plus sombre; elle ne lui avait pas dit adieu.

De loin, il voit l'infortunée entrer dans le temple auguste. Là, seule & désolée, elle lève les yeux vers les voutes antiques. Du fonds de son cœur oppressé, elle s'écrie en larmes.... “
,, il n'est donc plus, le bonheur de ma vie! ,,





LA TOMBE.

Depuis le jour funeste où la jeune Ifore avait été séparée de son amant, elle ne connaissait plus de bonheur sur la terre. Son cœur, accoutumé au sentiment sublime de l'amour, ne trouvait autour de lui que le vuide, & s'élançait vers le ciel & l'éternité.

Souvent, dans la sombre retraite d'un temple, elle allait entendre ces chants antiques, qui, dans leur auguste simplicité, s'élèvent, comme une vapeur légère, jusqu'au trône de Dieu. Là, dans son abandon, elle mêlait ses pleurs aux prières des mortels; là, elle jurait d'oublier son amant & ses erreurs. L'infortunée! ce serment même prouvait son amour. Elle croyait l'oublier, cet amant adoré, quand elle s'en souvenait par d'injustes remords. Elle croyait l'oublier, & si le hasard l'offrait à sa vue, envain elle se dissimulait une émotion profonde.... son triste cœur, alors, avait perdu le repos pour

long-tems. Elle ne sentait pas , hélas ! que ses résolutions & ses sermens ; que sa tristesse & les efforts d'un cœur indomptable ; que tout , jusqu'à sa dévotion , trahissait les ravages de l'amour , & des playes que rien ne pourrait guérir.

Depuis long-tems elle n'est plus. Elle repose dans ce même temple , autrefois témoin de son agitation , & confident de ses soupirs. Sur sa tombe , maintenant , plane ce chant auguste , qui jadis pénétrait son cœur , & qu'elle n'entend plus. Ses ossemens sont couverts d'une humble pierre. On y grava son nom. Quelques mots annoncent qu'elle était belle , & qu'au printems de sa vie , elle est descendue dans l'éternelle nuit..... Cœurs insensibles ! ils n'ont pas ajouté qu'elle avait aimé.





I I I.

L E C Y G N E.

Sous le ciel orageux où l'aigle se balance ,
Jouant avec la foudre , & guidant les éclairs ,
Il est une retraite , asyle du silence ,
Où le cygne , avec négligence ,
Module ses concerts.
Sur le gazon d'une verte prairie ,
Souvent , de son col tortueux ,
On l'a vu carresser sa compagne chérie ,
Dans un oubli voluptueux ;
Et voguer avec elle ,
Sur le fleuve majestueux ,
Témoin de leur ardeur fidelle.
L'écho répétait leurs soupirs
Aux bosquets de la rive ;
Leurs accords enchantaient la nature attentive ,
Et planaient dans les cieux sur l'aile des Zéphirs.

Quelle horrible tempée

A fait cesser leurs jeux ?....

Le chasseur épiait leur ardeur indiscrete ;

Maintenant , cent torrens , cent forêts , sont
entre-eux.

Sur la rive déserte ,

Le Cygne , tous les jours ,

De celle qu'il aimait vient déplorer la perte.

L'astre du jour envain recommence son cours :

Il est inconsolable ,

Et sa voix lamentable ,

Attriste les amours ;

Il gémit le matin ; le soir , gémit encor ;

A tout ce qui l'entoure il chante son ennui ;

Il le confie à l'ombre ; il le dit à l'aurore ;

Bientôt il l'oublira dans l'éternelle nuit.





I V.

L A S O L I T U D E.

IL fut un tems , Muse légère ,
Il fut un tems , peut-être heureux ,
Où ta voix aspirait à plaire.
Alors un cœur tendre & sincère
Applaudissait à tes chants amoureux.
Maintenant , je n'ai plus d'amante ,
Quitte des charmes superflus ,
O Muse naïve & touchante !
Imite l'abandon d'une ame languissante :
Isore , hélas ! ne t'entend plus.
Ainsi , dans nos jardins , fiere du rang suprême ,
La rose , sous nos yeux , s'ouvre avec vanité.
Elle double les rangs d'un pompeux diadème ,
Pour vivre un jour au sein de la beauté.
Dans le fonds des déserts , elle perd sa parure.

Là , simple , sans éclat , éclosse à l'avanture ,
 Elle vit sans témoins d'un triomphe trop court.
 D'un regard dédaigneux , dans sa course orgueilleuse ,

Le soleil la fit naître , au matin d'un beau jour ;
 Et , sans l'apercevoir , d'une aile impétueuse ,
 Le vent du soir l'effeuille sans retour.

O mes vers ! coulez en silence ,
 Par des accens aussi simples que lui ,
 D'un cœur abandonné , peignez la nonchalance ,
 Et charmez le profond ennui.

Je suis seul , mécontent , au sein de la nature ;
 Quand tout chante l'amour à mes sens moins émus ,

Tout est muet , & l'onde , & l'ombre , & la
 verdure :

Avec le monde , hélas ! mon cœur ne s'entend
 plus.

Tout s'unit deux à deux : le ruisseau qui murmure ,

Dans sa course , cherche un ruisseau ;
 Dans le vague des airs , l'oiseau trouve un oiseau ;

A la fleur qui s'élève , une autre rend hommage ;

Dans les forêts , l'un vers l'autre élancés ,
De leurs rameaux entrelacés
Les arbres amoureux unissent le feuillage.
Tout aime , & je suis seul!... Au matin d'un
beau-jour,
Autour de moi , je vois envain éclore
La volupté , la tendresse & l'aurore ;
Envain l'astre des nuits , dans les cieux qu'il
colore ,
A remis au soleil le flambeau de l'amour :
Dans mon cœur il fait nuit encore.
A mon réveil , une jeune beauté
Ne me sourira pas , d'une bouche innocente.
Si je pars , une tendre amante
Ne rappellera pas un amant regretté ;
Incertain , j'erre dans nos plaines,
Ignoré , sans secours , étranger au bonheur.
Dans quel sein épancher mes peines ?
Quel est le cœur , hélas ! qui réponde à mon
cœur ?

Quand mes jours s'éteindront dans la nuit éter-
nelle ,
Sur ma cendre glacée , une amante fidelle
Ne viendra point verser de pleurs. ,

Au milieu d'un vallon tranquille ,
 S'élèvera ma tombe. Hélas ! sur cet asyle ,
 Quelle main gravera mon nom & mes mal-
 heurs ?

Aucun sentier , sur cette fosse obscure ,
 D'un ami gémissant ne trahira les pas.

Le voyageur , errant à l'aventure ,
 Foulera seul le siège du trépas.

„ Quel homme , dira-t-il d'une voix alté-
 „ rée ,

„ Habite pour jamais cette tombe ignorée ?

„ L'oubli le plus profond repose sur ses os ;

„ Et de la tendresse éplorée

„ Les cris ne troublent pas son éternel repos !...

„ Il ne fut point aimé ; son cœur fut insensi-
 „ ble.... „

Arrête , malheureux ! & sur mon souvenir ,

Crains de lancer l'anathème terrible !...

J'aimais ; à ce mot seul , vois ma tombe fré-
 mir.

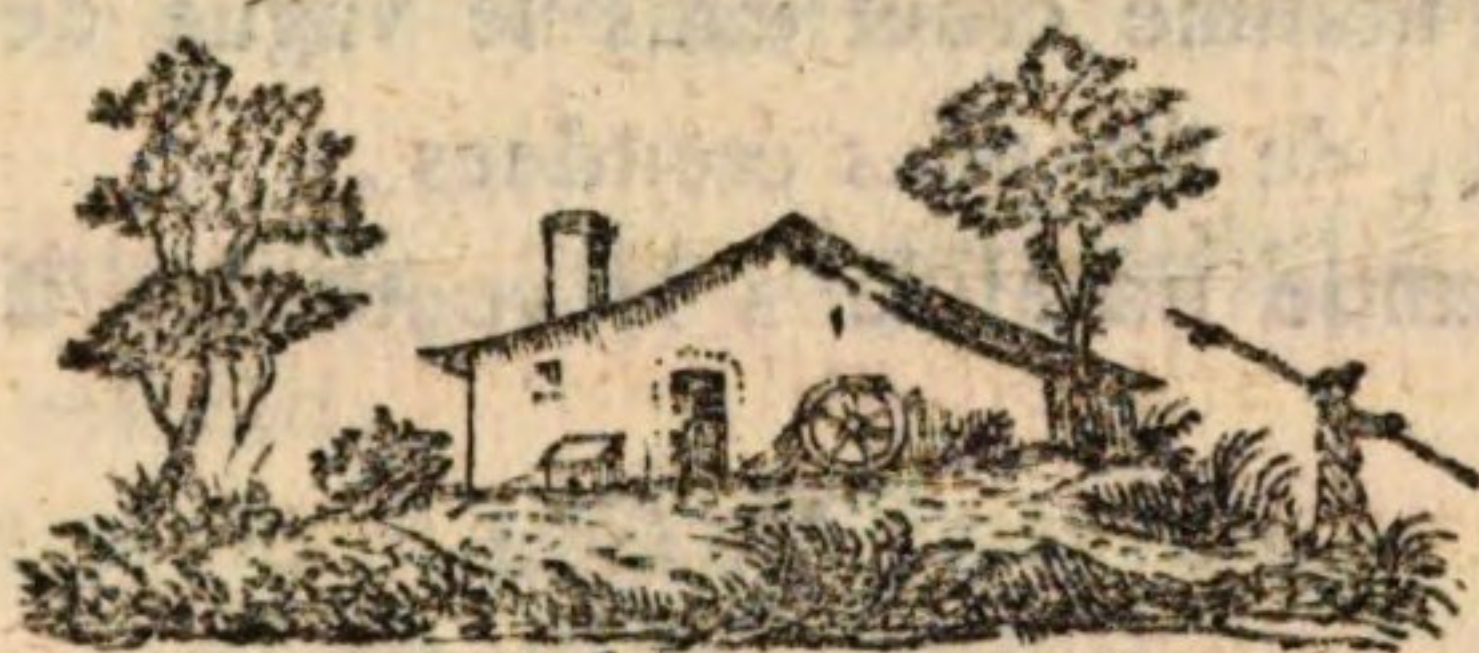
J'aimais ; ô vers où mon ame soupire ,

Vous le savez encor.

Ah ! si jusques sur vous , la mort

N'a pas étendu son empire ,

Autour de mon tombeau , redites chaque jour ,
 Dites à tout ce qui respire ,
 Le nom chéri d'Isoire , & celui de l'amour !





V.

L' O I S E A U. (*)

Première voix.

L'Oiseau du ciel, d'un vol audacieux,
A fui l'homme cruel dans le vague des nues.

Là, de ses ailes étendues,
Il demande un asyle à la voute des cieux.



Où fuit l'oiseau, sur ses ailes légères ?
S'écriait le chasseur déçu.

(*) L'oiseau, les deux pièces suivantes, & le chant de Schvartsbourg, se trouvent déjà dans un fragment des amours Alsaciennes, que j'ai donné. Je les répète ici, tant parce qu'ils étaient imprimés d'une manière fautive, que parce qu'ils ne se trouveront plus dans l'ouvrage complet.

Il fixe envain le ciel qui l'a reçu ,
Et jette avec dépit ses armes sangninaires.

Choeur.

Fuis , fuis dans le vague des airs ,
Fuis en silence, oiseau timide !
Il veille, le chasseur avide ,
Et son dard peut des cieux traverser les déserts.

Une voix.

Du haut des cieux , ton chant descend sur sa
retraite,
Soudain de sa main le trait fuit ,
Comme l'éclair de la tempête
Dans l'ombre de la nuit.

Autre voix.

L'oiseau veut fuir la flèche qui le blesse ;
Il agite son aile , il se débat encor ;
Dans l'air , par un dernier effort ,
Il veut soutenir sa faiblesse ;
L'air ne résiste plus sous l'aile qui le presse.

62 S E C O N D E P A R T I E .

Comme un vautour , la mort se déployant ,
Etend sur lui son aile frémissante ;
Elle plonge , l'abbat , le suit en tournoyant ,
Et le saisit sur la terre sanglante.

Chœur.

Meurs , ô faible oiseau , meurs !
Des derniers efforts de la vie ,
Abrège les douleurs :
L'homme arrive , dans sa furie ,
Pour insulter à tes malheurs.
Meurs , ô faible oiseau , meurs !

Une voix.

Du haut de la voute éternelle ,
Le vent impétueux a dit :
„ Où donc est-il , mon compagnon fidèle ,
„ Celui qui , dans son vol hardi ,
„ S'appuyait sur mon aile ?

Autre voix.

Le mont silencieux

A demandé son chantre solitaire.
Reste muet , ô mont ! fuis seul , vent furieux !
L'oiseau du ciel gémit dans la poussière.

Chœur.

Meurs , ô faible oiseau , meurs !
Des derniers efforts de la vie
Abrège les douleurs :
L'homme arrive , dans sa furie ,
Pour insulter à tes malheurs.
Meurs , ô faible oiseau , meurs !





V I.

L A R O S E.

Une voix.

AU milieu des buissons du rocher solitaire,
La rose s'élevait, prête à s'épanouir.
„ Regardez, disait-elle, au moment de s'ouvrir,
„ Regardez, je suis étrangère ;
„ Mais ; autour de moi, le Zéphir
„ Fixera son aile légère.

Autre voix.

Elle ouvre en rougissant,
Son sein délicat & modeste ;
Elle attend le souffle céleste,
Qui la teindra de son pourpre naissant.

Chœur.

Chœur.

Dans quel vallon , sur quelle terre ,
A l'ombre de quelle forêt ,
S'arrête le Zéphir , sur son aile légère ?
Elle attend , la rose étrangère ,
La rose qui s'ouvre à regret
Au pied du rocher solitaire.

Une voix.

Cependant , au milieu des airs ,
Le vent tonne dans sa puissance :
„ Que fais-je seul , dit-il , seul dans les cieux dé-
ferts ? „
Des nuages unis il rompt la résistance
Il s'irrite , il s'élance ;
Du milieu de leurs flancs ouverts ,
Il menace les monts , ravage les vallées ,
Renverse en un instant les forêts désolées ,
Et roule en mugissant dans les gouffres des mers.

Autre voix.

Hélas ! que fais-tu , triste rose ,

E

Sur tes rameaux rompus ?
 A peine on te voyait éclore ,
 Et les orages font venus.

Ils ont privé ton front de sa couronne altière ;
 Envain , dans son éclat , reviendra la lumière :
 Tu te penches , ô rose ! & ne la verras plus.

Chœur.

Sans regarder la fleur naissante ,
 Le vent impétueux dévaste les déserts.
 Où donc est le Zéphir , dont l'aile carressante
 Allait la nuancer de sa teinte brillante ?
 Les vents l'ont entraîné dans les gouffres des mers.

Une voix.

„ Adieu , dit la rose flétrie ;
 „ Je n'ai vu qu'une aurore , & vois mon dernier jour :
 „ Avant de s'être ouvert au souffle de la vie ,
 „ Mon sein se ferme sans retour.

Chœur.

O rosée ! & pourquoi tomber de ton nuage

Sur ces rameaux rompus ?
La rose croissait-là ; mais hier passa l'orage !
Et la rose n'est plus.





V I I.

L E C H E N E.

Une voix.

LAs de combattre les orages,
Et la fougue des aquilons,
Le chêne a penché ses feuillages
Vers le noir torrent des vallons.

Autre voix.

Il semble sur sa tête
Appeller la tempête
Et les vents en fureur :
Au jour de la détresse,
Il sourit seul à sa douleur,
Et sous les coups de l'ouragan vainqueur,

Tombe avec un cri d'allégresse.

Chœur.

Il n'est donc plus , l'arbre majestueux !
L'oiseau du ciel n'a plus d'asyle ;
Et les vents , dans leur vol fougueux ,
Ne trouvent plus un obstacle indocile.

Une voix.

Le torrent impétueux ,
Du débris de ses branchages ,
Sème de lointains rivages.
Tout a dit : il n'est plus , l'arbre majestueux
Qui défiait les orages.

Chœur.

Tout passe , tout s'écoule : ainsi l'onde qui fuit ,
Vers l'océan se hâte de descendre ;
Le siècle , au siècle qui le suit ,
Ne transmet que sa cendre.

Une voix.

Un fantôme est sorti de l'éternelle nuit ,
Semblable à la vapeur qui recèle la foudre.
L'univers l'a senti s'appesantir sur lui....
Et les hommes étaient en poudre.

Chœur.

Tout passe , tout s'écoule : ainsi l'onde qui fuit ,
Vers l'océan se hâte de descendre ;
Le siècle , au siècle qui le fuit ,
Ne transmet que sa cendre.

Une voix.

Mais , ainsi que l'oiseau qui , sur les vents émus ,
Franchit les mers & gagne le rivage ,
Le souvenir s'élance d'âge en âge ,
Et rappelle au présent des jours qui ne sont plus.

Autre voix.

Sur le sépulchre funéraire

En gémissant il s'est assis.

A l'amante il a dit : pleure des feux chéris!..

Au tendre fils : pleure ton pere!...

A l'univers entier : gémis !...

Chœur.

Fuyez , fuyez , sombres journées !

Ils ne sont plus , tous ceux que nous avons
chéris.

Fuyez , fuyez , longues années !

Appellez-nous vers nos amis.

Les siècles passeront sur notre sépulture ,

Et rediront à la race future :

Ils dorment là , ceux qui vivaient unis.





V I I I.

LE CHANT DE SCHWARTSBOURG.

Semblable au songe affreux d'une nuit agitée,
Passe devant mon ame épouvantée,
Le souvenir de mes amours !
Quel génie , agitant un flambeau funéraire ,
A secoué sa flamme sur nos jours ?
Ce n'est qu'en treffaillant du serment téméraire,
Que nos cœurs ont juré de s'adorer toujours.

Aux pieds de mon amante ,
Des plaisirs obscurcis d'effroi ;
A l'heure du triomphe , une sombre épouvante :
Tout répétait envain à ma flamme imprudente,
Que la tempête était sur moi.
Le nuage de mort avancé ,

L'obscurité s'accumule en silence ,
 Ifore échappe.... Et le bonheur me fuit...
 J'étais encor les bras... Hélas ! vaine espérance !
 Je reste seul dans l'horreur de la nuit.
 A la clarté sanglante ,
 Au feu rougeâtre des éclairs ,
 Je vois ma chère Ifore... & la vois gémissante ,
 Me tendre envain des bras que l'on chargeait de
 fers...

Le désespoir a tonné dans mon ame ;
 J'ai fui le regard des humains ;
 J'ai cherché les déserts lointains
 Où l'absence éteindra ma flamme.
 Sur le sommet inhabité ,
 Des montagnes chenues ,
 Je m'assieds dans l'obscurité
 De ces ruines inconnues ,
 Asyle obscur & déserté ,
 Où s'arrête l'oiseau des nues.

Au milieu d'un beau jour , quelquefois le chaf-
 feur ,
 Errant loin du reste du monde ,
 Entend le chant de la douleur ,

Avec le torrent destructeur ,
Descendre en murmurant , dans la plaine pro-
fonde ;

Il écoute ; il soupire ; il s'arrête , attristé ,

Au milieu de sa course errante ,

Et du soir l'étoile brillante

Le retrouve encor arrêté.

Chere Ifore !... envain je l'appelle...

Dans quel vallon soupire-t-elle ,

Semblable au Zéphir du printems ?

Dieux ! loin de moi , peut-être , criminelle ,

Ifore abjure ses sermens....

Peut-être , un autre à la perfide

Arrache cet aveu timide

Que mon cœur insensé desira si long-tems...

Si tu l'osais !... Frémis , coupable amante !...

Dans ton ame inconstante ,

L'orage tonnera ;

A côté de ta couche ,

Mon ombre terrible & farouche ,

En silence se dressera.

Si d'un amant la tendresse imprudente ,

Te distrayait jamais de ton effroi...

Tremble !... Je lèverai ma tête menaçante...

Il reculera d'épouvante ,

Car mon regard sera sur toi.

Ils sont donc écoulés, les beaux jours de ma
vie !...

Les jours passent, les jours de la mélancholie,

Et leur voix m'appelle après eux.

Fleur solitaire & desséchée,

Sur ta tige penchée,

Mon sein ne reçoit plus l'influence des cieux.

Je me crains ; je me fuis ; dans l'ancre le plus
sombre,

Je cherche envain la solitude & l'ombre

Et l'oubli de tout l'univers...

Où fuir son cœur & son amante ?

Dans ce cœur ulcéré se lève plus touchante,

L'image qui me fuit jusqu'au fond des déserts.

Là, sur cette tour solitaire,

Où du ciel l'oiseau sanguinaire,

Aux oiseaux de la plaine annonce le trépas ;

Sur ces murs, où souvent sa ferre meurtrière,

En traits de sang a tracé ses combats ;

Dans des jours plus tranquilles,

J'ai gravé quelquefois un nom que j'adorais :
 Lorsque la nuit s'étend sur ces tristes asyles ,
 J'y vais encor exhaler mes regrets.

J'ai vu, dans cette solitude ,
 Les tristes manes des tombeaux
 Sortir avec inquiétude
 Des ruines de leurs châteaux.

Semblables au brouillard de la vallée obs-
 cure ,

Ils erraient sur l'humble gazon ;
 Ils écoutaient , du haut du mont ,
 Ce noir torrent, dont le murmure
 Frémissait autrefois autour de leur donjon ;
 Ils considéraient en silence ,
 Les monumens de leur puissance ,
 Accablés sous l'effort des ans ;
 Et cette plaine immense ,
 Qu'ils commandaient en Dieux tonnans ,
 Méprisant la vile indolence ,
 Et l'orgueil de leurs descendans.

J'ai vu le corbeau féculaire ,
 Reconnaissant le héros sanguinaire ,
 Qui le guidait dans les combats ,

Agiter pesamment son aile funéraire,
 Et gémir le chant du trépas.
 Il s'est posé sur cette pierre antique,
 Où ma main a fixé l'emblème de nos cœurs.
 Là, souvent, d'un guerrier l'ombre mélancholique
 Portait des yeux baignés de pleurs.

Il errait en silence autour du nom d'Isoire;
 Et fuit en soupirant, comme le vent léger
 Au retour de l'aurore....
 A son cœur mon amour n'était pas étranger.

Ombre funèbre ! ombre éternelle !
 Dans la nuit du trépas
 Tous les jours ton regard m'appelle.
 Vers cet abyme affreux j'avance pas-à-pas....

Je vais tomber sur la terre sanglante.
 Ainsi tombe immolé le sapin de nos monts ;
 Il élevait aux cieux sa tête confiante ;
 Mais à ses pieds logeaient les bucherons ;
 Depuis long-tems une hache tranchante,
 Ebranlait son appui de ses coups soutenus...

Il est venu , le jour de la détresse ,
Où , sous les derniers coups du tranchant qui le
blesse ,
On entendra frémir ses branchages émus.
L'homme jette un cri d'allégresse...
L'arbre ne résistera plus.





I X.

L E S O I R.

DU haut de ce rocher, le théâtre du monde
Paraît sombre & majestueux ;
L'ombre s'étend sur la plaine profonde,
Et s'élève en vapeur à la voute des cieux.

Dans le creux de cette vallée,
J'entens gronder un noir torrent ;
Son bruit éveille au loin la nature troublée ;
Le vent du soir l'apporte en murmurant.

Elève-toi, mon ame, à la voute azurée !
Prends des cieux la route ignorée,
Suis dans les airs la vapeur colorée
Par les derniers rayons du jour.
Dégage-toi d'un sein rébelle ;

Franchis ta barrière mortelle ,
 Vole ô mon ame , à la voute éternelle ,
 Holocauste échappé des flammes de l'amour.

Te suivra-t-il aux cieux , ce souvenir terrible ,
 Spectre effrayant , & qui brave le jour ?
 Planera-t-il , implacable Vautour ,
 Pour surprendre ton vol paisible ?...
 Que n'atteint pas le souvenir ?
 Il s'élance d'une aile agile ,
 Dans les ains je l'entens frémir ,
 Il s'assied près de moi , sur le roc immobile ;
 Il se perche sur le cyprès.
 Triste oiseau de ténèbres ,
 Je l'entens répéter les mêmes chants funèbres ,
 Et gémir les mêmes regrets.

Sombre mélancholie ,
 Tu mugis dans mon cœur , comme un torrent
 lointain ;

Je vois avec effroi le couchant de ma vie
 Se rapprocher de son matin.
 Etoile errante ,
 Je m'élevais dans un ciel pur ;
 Un vaste champ d'azur ,

S'offrait

S'offrait à ma course brillante ;
La tempête est venue , effrayant l'univers ;
Elle a voilé mon front de ses crêpes funèbres ;
Je brillais au milieu des airs ,
Et je m'éteins dans les ténèbres.





X

L E T O M B E A U D' I S O R E.

O Faibles souvenirs des plus doux sentimens !

Vous qui ne m'offrez plus qu'une légère image
Des tableaux séducteurs de mes premiers momens ;

Déjà , le tems , hélas ! vous couvre d'un nuage.
Envain je veux fixer un passé trop confus :
Comme l'ombre , je sens décliner ma pensée ;
Bientôt , hélas ! bientôt votre empreinte effacée
Cessera de nourrir un charme qui n'est plus.

Ainsi l'œil , égaré sur une vaste plage ,
Voit les flots fugitifs s'éloigner du rivage ,
Décroître , s'applanir , bientôt n'offrir aux yeux

Qu'un tranquille horison confondu dans les
cieux.

Qu'êtes-vous devenus, instans de ma jeunesse,
Instans que j'oubliais dans les bras des amours ?
Quel feu ranimera la flamme enchanteresse,
Qui prêta son éclat aux plus beaux de mes
jours?

Où sont-ils, ces sombres bocages,
Qui furent si souvent le temple du bonheur ?..
Ils existent encor, mais le tems destructeur
S'appesantit sur leurs tristes feuillages.

Je les ai vus, ces lieux chers à mon cœur !

Deffous leur ombre antique & vénérable

En frémissant je suis entré.

Dans leur silence redoutable,

D'un sombre effroi mon cœur fut pénétré. !

Tout y retrace la présence

Du Dieu qui rit de nos faibles destins.

C'est la destruction qui ravage en silence.

Sous ses pas incertains,

Par-tout on voit gémir la nature plaintive.

Ce paisible ruisseau, dont l'onde fugitive

Baignait en murmurant l'asyle des plaisirs ;

Ce ruisseau, pur jadis, a dévoré sa rive ;

Il n'est plus , ce gazon où souvent mes soupirs
Se sont unis à ceux d'une amante adorable.
Ce jeune peuplier, dont l'ombre favorable
A protégé souvent la volupté ,
Il n'est plus ; à sa place un chêne impénétra-
ble ,
S'élevant dans la nue avec témérité ,
Couvre d'une nuit formidable ,
L'asyle impur du serpent irrité.

O chere amante , aimable Ifore !
C'est donc là , que l'amour enivrait tout nos
sens !
C'est-là que le plaisir sourit à notre aurore ,
C'est-là que nous eumes quinze ans !...

Dans ces lieux solitaires ,
Tout me retrace encor des images trop chères ;
Tout porte la douleur dans mon cœur amou-
reux ;
L'aspect de ces forêts , & l'air que j'y respire ;
Ces roches , ce ruisseau , tout semble me re-
dire :

C'est-là... là , que tu fus heureux....

Chère Ifore ; ombre vaine & chère !

De l'amour, qui fit ton malheur ,
Conserve-tu quelque image légère ?

Ah ! si le néant destructeur
Ne t'ensevelit pas dans son ombre éternelle ,
Si tes manes légers , quand ma douleur t'appelle ,
Distinguent une voix qui pénétrait ton cœur ;
Qu'un souvenir chéri , de ma flamme immor-
telle

Te retrace encor les attraits !
Reconnais ton amant fidelle ,
Au moins , à ses regrets !
Que dis-je , hélas ! & que font pour ta cendre
Mes vœux & mes gémissemens ?
Reposez , ô froids ossemens ,
Restes chers & sacrés , qui ne pouvez m'en-
tendre !

J'entens déjà la voix du tems ;
Je vais rejoindre Isore au sein de la nature ,
Et , partageant sa couche obscure ,
Avec elle , oublier mes feux & mes tourmens.
C'est-là , que s'éteindra le feu qui me dévore ;
Ce feu sacré.... Dieux ! je n'aimerais plus !
Réuni pour jamais à ma sensible Isore ,
Nos cœurs , sans le savoir , se toucheraient encore !
Dans le tombeau nos os , à jamais confondus ,

Reposeraient ensemble & sans en être émus !..

Pensers funestes & terribles !...

Fuyez.... Nous insensibles !...

Lorsque les jours , sans cesse renaissans ,
Se rallument , au sein de la nuit effrayante ;
Quand, parmi les frimats , la nature expirante

Se rajeunit sous les fleurs du printems ;
Ne pouvant réparer la perte qu'il déplore ,
Ah ! l'homme seul ne voit-il qu'une aurore ?
Veillit-il sans espoir , s'éteint-il sans retour ,
Dans cette nuit que ne suit aucun jour ?

O vous qui me suivez dans ma triste carrière !
Gardez-vous de gémir quand je ne ferai plus.

O mes amis ! pour ma poussière ,

Vos regrets seraient superflus.

Plus passagers que l'écume de l'onde ,
Que le brillant éclair , que le vent qui s'enfuit ,

Vous me suivrez dans l'éternelle nuit ,
Et l'oubli s'assiéra sur la fosse profonde.

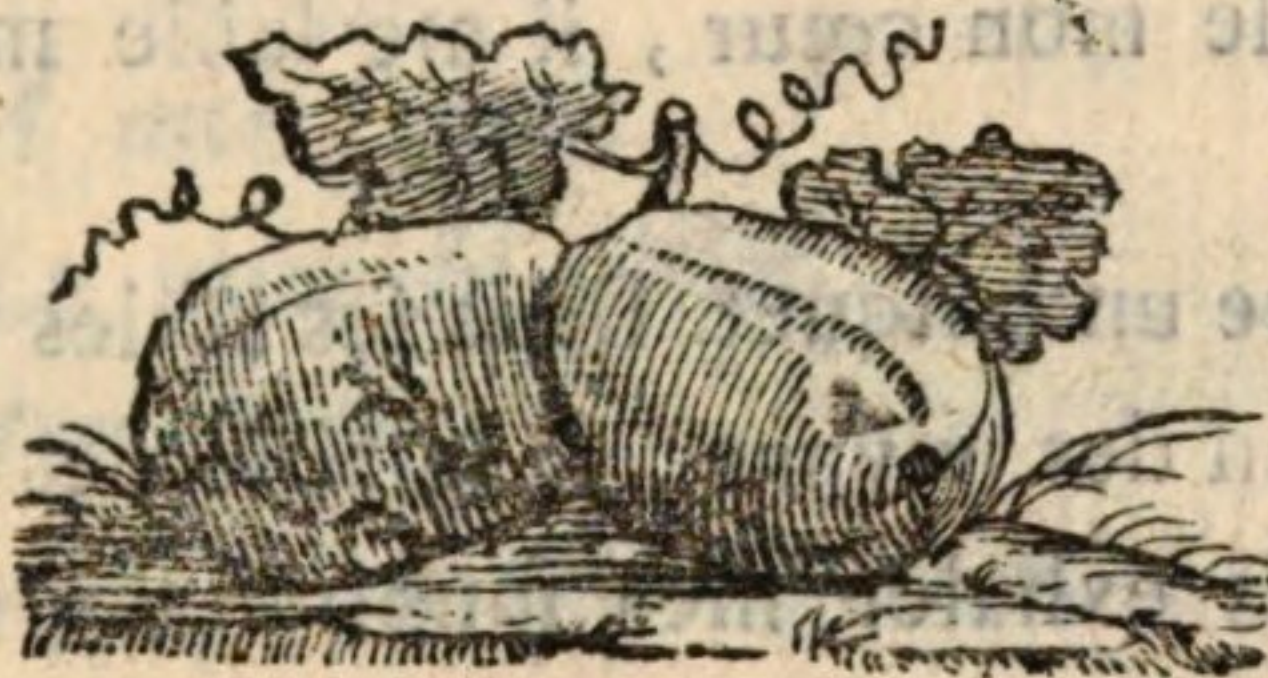
Le tems alors couvrira de gazons

Notre humble sépulture.

L'onde , sans nous charmer , roulera son murmure ;
Le rossignol envain redira ses chansons ;

Sans jouissances , sans tortures ,

Nous dormirons dans un profond repos ;
 Et, sans troubler nos tristes os,
 Les générations futures,
 Fouleront, tour à tour, l'herbe de nos tombeaux.





I X,

L' O M B R E.

O U vais-jedésolée, ombre errante & plaintive ?
Eveillée à regret de la nuit des tombeaux ,
Du fleuve de l'oubli chercherai-je la rive ?..
S'il me laisse mon cœur , il me laisse mes maux.

Là , s'élève un bosquet. Dans ses asyles sombres ,
Fuyant l'œil des vivans , & la pitié des ombres ,
Je vais exhaler mes soupirs.
Là , de mes anciennes chaînes
Je nourrirai les souvenirs.
Là , je vais pleurer bien des peines ,
Et regretter quelques plaisirs.

F I N.



TABLE;

Premiere Partie.

I.	A Zélis.	page 7
II.	Le Ruisseau.	14
III.	A mon Ami.	19
IV.	Le nom de Zélie.	23
V.	Mes Ages.	26
VI.	Aspasie à son Amant.	29
VII.	Alcibiade à la belle Aspasie.	30
VIII.	Chant de Guerre Alsacien.	35
IX.	Ode Grecque.	37

Fin de la Table de la premiere partie.

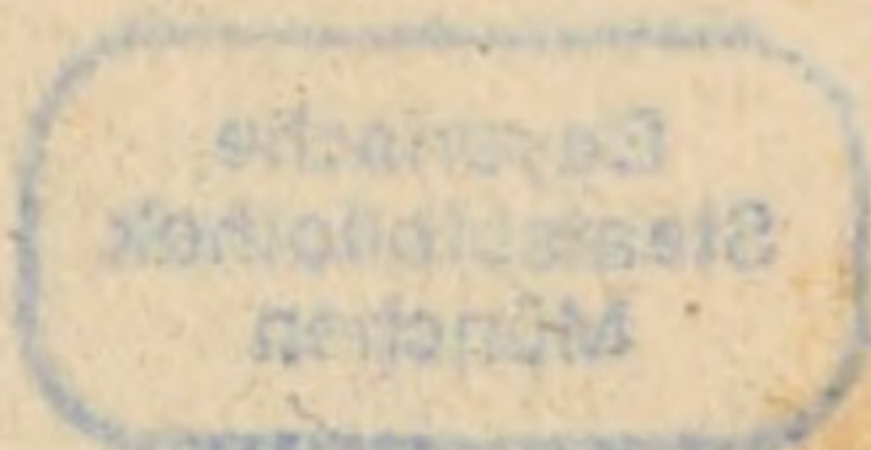




TABLE ;

Seconde Partie.

I.	S ous un Portrait.	page 43
II.	L'heure du Berger.	44
	Le Quart-d'heure après.	47
	La Rencontre.	49
	La tombe.	51
III.	Le Cygne.	53
IV.	La Solitude.	55
V.	L'oiseau.	60
VI.	La rose.	64
VII.	Le Chêne.	68
VIII.	Le Chant de Schuartsbourg.	72
IX.	Le Soir.	79
X.	Le Tombeau d'Isore.	82
XI.	L'ombre.	88

Fin de la seconde & derniere Partie.

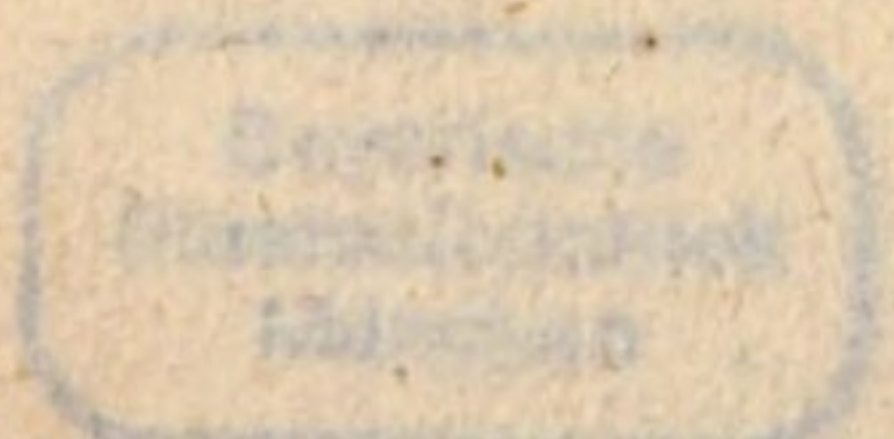
A P P R O B A T I O N.

Permis d'imprimer les E L E G I E S
ci-devant ; à Yverdon , ce 24 de
Décembre 1777. PILlichODY , *Assesseur*
Baillival , *Censeur*.

APPENDIX

THE HISTORY OF THE
CITY OF BOSTON
FROM 1630 TO 1800
BY
JAMES OSGOOD
VOLUME I
CONTENTS
PAGES
I. THE FIRST SETTLEMENT 1
II. THE GROWTH OF THE CITY 10
III. THE INDIAN WAR 20
IV. THE REVOLUTION 30
V. THE POST-REVOLUTIONARY PERIOD 40
VI. THE CITY OF BOSTON 50
VII. THE CITY OF BOSTON 60
VIII. THE CITY OF BOSTON 70
IX. THE CITY OF BOSTON 80
X. THE CITY OF BOSTON 90
XI. THE CITY OF BOSTON 100

THE HISTORY OF THE CITY OF BOSTON





te Auflage mit Kupfern. Kopenhagen
45 fr.
eutsche Bibliothek der schönen Wiss.
Stück gr. 8. Halle 1768. 1 fl. 20 fr.
ld) Scher, und Ernst, das ist eine
indert und achzig kurz und curieu-
Fablen mit allezeit beygefügtter Sit-
1763. 45 fr.
) Phrasologia Corneliana, das ist:
ng der vornehmsten Redensarten,
nten Auctore Cornelio Nepote ge-
m 1768. 24 fr.
riana, das ist: deutliche Erklärung
ensarten, welche in dem berühmten
o gefunden werden, 8. Ulm 1759.
30 fr.
arcana, das ist: Auszug und Erlä-
nsarten, welche in dem Julio Cæsa-
. Ulm 1745. 40 fr.
schreibung des Landes Kamtschat-
. Lemgo 1766. 2 fl. 30 fr.
e Reisebeschreibungen aus fremden
der Englischen in die Deutsche über-
e Abtheilung, 8. Göttingen 1767.
45 fr.
rajestat Unterricht von der Kriegs-
ls, 8. Frankf. 1761. 1 fl.
Gespräch zwischen einem Philosoph
em nunmehr gefundenen Principio
68. 45 fr.
3th.) Abhandlung von Verfertio-
curater Zeichnungen und Risse, 8.
20 fr.
von Sachsen, mit Kupfern gr. 8.
2 fl. 30 fr.
die vornehmsten europäischen Rei-
Deutschland, England, Frankreich,
und 2c. anzustellen sind, samt einer
Post- und Vorten, Garten, Post-
vere

Medicinisch-politische
Gesundheit, 8. Sch
Mensch (der) oder 2
Lebensschaften, der 2
ler Lebensaltern, 6

Menschen so, wie sie sind
1761.

Mel (D. Conr.) das Ver-
nung des 1sten Buch
Ulväter vorgetragen, 2

Meuschenii (Joh. Gerh
das ist: Der geheime
Festtags-evangelien, 4.

Methode (Entwurf einer
in den Gerichtshändeln
fürkung der Prozesse in
1766.

Meister (Christ. Ludw.)
sten, 4. Quedlinburg 1

Michaelis theologische Un-
stand der Worte Christ
mahls, 8. Frankfurt 17

Ministerschule als ein An-
und Diener, 8. Trensda

Mittel wodurch die Rans-
Länder in einem glückl
seht werden könne, 8.

Mittel in der Lotterie zu

Moliere (des Hrn.) sam-
u. sorgfältigen Uebersetz
1752.

Monros (Aller.) Knoche
Sue, nebst der Nervenl
wechselnden Bewegung

Monro (Alexand.) de Ve-
earum origine gr. 8. B

Mogen (D. Lud. Godof.) H
nähmi Hasliz-Landgra

Elegies

Yverdon 1778

P.o.gall. 688

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10090856-2